Rim Battal Douce Dibondo
Claude-Emmanuelle Gajan-Maull
Nadia Yala Kisukidi Mélissa Laveaux
Fania Noël Laura Nsafou
Coline Pierré

Sous la direction de Kiyémis

Pour la joie

Une ode à la résistance poétique et politique

Les Liens qui Libèrent

Rim Battal Douce Dibondo
Claude-Emmanuelle Gajan-Maull
Nadia Yala Kisukidi Mélissa Laveaux
Fania Noël Laura Nsafou
Coline Pierré

Sous la direction de Kiyémis

Pour la joie

Une ode à la résistance poétique et politique

Les Liens qui Libèrent

Direction de la collection : Kiyémis
Conception graphique : Bureau Clément Wibaut
Typographies : Baskervvol, Monument Grotesk, Valentine
Relecture : Agnès Aubry, Lola Kervel et Sarah Damou

Achevé d'imprimer en septembre 2025
par l'imprimerie Normandie Roto s.a.s à Lonrai
Dépôt légal : octobre 2025

Isbn : 979-10-209-2241-0
© Les Liens qui Libèrent, 2025

5 En ode à la joie
Kiyémis

21 C'est ainsi qu'ils appelaient le repos
Laura Nsafou

43 La joie est un jeu (radical) d'enfant
Coline Pierré

61 Interruption (chronique d'une révolution cachée)
Nadia Yala Kisukidi

79 Cosmonaute : une danse autour du chaos
Mélissa Laveaux

93 S'émerveiller
Douce Dibondo

113 Sommes-nous dans *Black Mirror*? Joie, capitalisme tardif et radicalité
Fania Noël

127 Complainte vers la joie
Claude-Emmanuelle Gajan-Maull

145 La prise du Louvre
Rim Battal

En ode à la joie

Kiyémis

Je n'aime pas la dystopie.

Ou plutôt, je n'en peux plus. J'en ai lu, j'en ai vu, je comprends leur fonction, leur avertissement, leur radicalité, leur capacité à réveiller. Mais aujourd'hui, elles me donnent la nausée. Parce qu'elles sont devenues l'unique langue des imaginaires populaires. Parce qu'elles colonisent notre capacité à rêver.

À chaque nouvelle série post-apocalyptique que je commence à regarder, mon espoir diminue. Et le pire, pour moi, ce fut *La Servante écarlate*. Je comprends la théorie. Je comprends la mécanique du choc, la puissance de la critique. Pourtant je me suis surprise à me demander : où sont les séries qui imaginent des utopies féministes ? Où sont les récits qui explorent le plaisir d'une vie libre, les questions existentielles dans un monde réellement abondant, solidaire, joyeux ?

Est-ce qu'on ne néglige pas l'impact psychique des dystopies ? Est-ce qu'on ne sous-estime pas leur pouvoir de modeler nos attentes, de figer notre horizon, de nous empêcher d'imaginer des alternatives ?

Je refuse ce sort. Je refuse cette vision unique. Car à force de ne nous proposer que le pire, nous oublions comment espérer. Nous oublions que d'autres futurs sont possibles. Que d'autres récits peuvent nous habiter.

Dans ce monde saturé de catastrophes, la joie est perçue comme suspecte. Comme un luxe naïf. Comme un manque de sérieux. Parler de joie, de douceur, de beauté partagée, c'est souvent se heurter à une condescendance feutrée, à des regards incrédules. Comme si espérer relevait de l'infantilisme. Comme si désirer autre chose que la survie était un caprice.

Mais ce soupçon envers la joie n'est pas neutre. Il dit quelque chose du monde tel qu'il est structuré : un monde qui valorise la productivité, la compétition, la rudesse, la résignation. Un monde qui veut que nous soyons désensibilisé·e·s, dociles, pressé·e·s. Un monde qui méprise le plaisir libre, la fête collective, la lenteur aimante. Ce monde ne sait pas quoi faire de la joie – alors il la ridiculise, l'ignore, ou l'associe au divertissement superficiel.

Dans ce monde, rien ne nous pousse à la chercher. En 2023, lorsque j'ai commencé mon cycle d'émissions *Rends la joie*, je me suis rendu compte à quel point cette question, pourtant simple en apparence, était complexe. Où était la joie ? Où se logeait-elle dans nos quotidiens envahis par l'anxiété, dans cette époque rongée par les urgences climatiques, politiques, sociales ? La plupart des personnes interrogées hésitaient, détournaient la question, répondaient par l'enfance, par des souvenirs, rarement par le présent.

Rien dans notre environnement n'encourage la joie. Ni l'école. Ni le travail. Ni les institutions. La joie est une émotion reléguée à l'intime, à l'anecdotique. Elle est rarement pensée comme un axe de réflexion politique, comme un besoin fondamental, comme une dimension collective.

Il faut dire aussi que tout semble concourir à l'éteindre. Les fractures de la gauche sont exposées à la loupe, ses désaccords deviennent des spectacles publics. Le moindre débat devient une foire d'empoigne scrutée, moquée, amplifiée. Pendant ce temps, les algorithmes façonnent nos écrans, favorisant les contenus abrasifs, les récits anxiogènes, les tonalités cyniques. Nous sommes nourris d'angoisse, de clashs, de provocations virales. Le discours dominant n'a rien d'un appel à la joie : il en est l'antithèse.

Il faut nommer cette fabrique de l'impuissance.

Et il faut le faire maintenant, car pendant que nous écrivons, pendant que nous cherchons à maintenir un souffle, des peuples entiers sont effacés. Des enfants, des mères, des familles entières meurent sous les bombes en Palestine. Le sang coule au Soudan, les cris sont étouffés au Congo. Nous y assistons, en direct, avec une douleur profonde mêlée d'impuissance – non pas parce que nous sommes réellement impuissant·e·s, mais parce qu'on nous a appris à l'être. Parce qu'on organise notre torpeur. Parce qu'on nous rend témoins, passifs et sidérés. L'impuissance est partout, invisible parce que quotidienne, parce que naturalisée. Elle s'infiltre dans nos mots, nos gestes, nos écrans, nos institutions, nos silences. Elle commence à l'école, où l'on apprend à taire ses intuitions, à se conformer, à ne pas rêver trop grand. Elle se prolonge dans les algorithmes, qui nous enferment dans des bulles de peur, de colère, de comparaison. Elle se déploie dans les discours politiques, dans les bulletins d'information qui martèlent qu'il n'y a pas d'alternative, que le monde est ainsi fait, que la crise est permanente, le mal inévitable.

L'impuissance se fabrique aussi dans les corps. Quand on ne se sent jamais légitime. Jamais assez. Jamais capable. Quand on intériorise l'idée qu'on ne mérite pas la joie, qu'on n'a pas de pouvoir sur sa propre trajectoire, que le futur est écrit sans nous. On devient alors spectateurice de sa propre vie. Et cette posture est mortelle à petit feu.

Elle est reproduite dans les arts. Les récits qui dominent célèbrent souvent l'antihéros cynique, la défaite grandiose, le nihilisme élégant. L'ironie est préférée à la

tendresse. Le sarcasme à l'espérance. On apprend à se moquer de l'espoir, à trouver naïf tout ce qui est porteur d'un futur désirable. Cette ironie, pourtant, si elle semble protectrice, constitue souvent une cuirasse de résignation.

Dans la fabrique de l'impuissance, tout est fait pour que l'on s'adapte à l'injuste. Les gouvernements eux-mêmes – du moins ceux des pays dits riches – semblent avoir abandonné toute volonté de transformation radicale. Ils gèrent. Ils pilotent à vue. Ils colmatent. Cette gestion tiède, sans désir ni vision, rend les discours fascistes étrangement séduisants en comparaison – parce que eux au moins promettent quelque chose, fût-ce le pire. La fadeur démocratique contemporaine rend le chaos désirable. Dans ce climat, les corps s'ankylosent. L'ambiance devient lourde, visqueuse. Comme un ciel parisien en novembre. Tout semble figé. Les gestes sont lents. Les volontés se ratatinent. On pousse à l'hibernation, à l'inertie, à la poussière, pour que l'on organise sa vie autour du manque, pour que l'on se tienne tranquille. Il s'agit d'une stratégie politique, d'une ingénierie du découragement. En effet, un peuple qui doute de sa valeur, de son pouvoir, de son droit à la beauté est un peuple gouvernable. Prédictible. Silencieux.

Toutefois, ce que l'on nous apprend rarement, c'est que l'impuissance est construite. Et donc qu'elle peut être déconstruite. Qu'on peut la désapprendre. Dans cette perspective, la joie – pas la joie euphorique, mais la joie profonde, enracinée – peut représenter une boussole. Une manière de retrouver ses contours. Une méthode pour reprendre possession de sa vie, de son espace, de son souffle.

C'est pourquoi la joie est politique – parce qu'elle s'oppose, dans sa nature même, à la domestication de notre vitalité.

Il y a de la puissance dans la joie.

Elle est un bouclier contre les mensonges, une manière de se rappeler que tout n'est pas figé. Nos corps, nos imaginaires, nos émotions peuvent se libérer des carcans imposés. Elle est transformation, elle est interruption. Elle casse les cycles de la peur, elle renverse les logiques de domination. Elle ne demande pas la permission.

La joie est difficile, mais nous pouvons l'apprendre à l'instar d'une langue, d'une discipline. Peut-être qu'on ne nous l'a pas transmise, cependant nous pouvons nous l'enseigner, les ures aux autres, comme un artisanat ancien. Nous pouvons redevenir les passeureuses de cette connaissance enfouie.

Ce livre existe parce que avant moi, des dizaines d'auteurices, de poètes, de militantes, de grévistes, de folles et de fous, d'esclaves, de personnes LGBTQI+ ont rêvé. Iels ont cru. Iels se sont battues. Iels ont ri.

Nous venons de peuples qui ont survécu, qui ont rêvé, même dans les cales, même dans la nuit, même dans l'exil – qui ont parlé yoruba à Bahia, qui ont dansé dans les forêts, qui ont prié les ancêtres entre deux coups de fouet. Leur joie était une forme de dissidence. Leur foi était une technologie politique.

Nous sommes aussi les enfants de militantes, de rêveureuses, de bâtisseureuses d'utopies inachevées. Certaires ont sombré. Certaires ont été brisées. Mais nous sommes là. Nous nous mouvons dans leurs rêves, même quand nous ne le savons pas. Leur espoir n'a pas été vain. Il a pris corps en nous.

Nous nageons dans les rêves réalisés des autres, dans les espoirs semés par des mains que nous n'avons jamais connues, dans les souffles libérés par celleux qui, avant nous,

ont refusé de plier. Les grèves ouvrières, les mouvements anticoloniaux, les marches pour les droits civiques, les luttes pour les congés payés, pour la Sécurité sociale, pour le droit de vote, pour la dépénalisation de l'homosexualité, pour l'avortement libre, pour les papiers, pour les soins gratuits, pour les repas à la cantine, pour le droit d'exister… Toutes ces luttes ont été rêvées, portées, construites par des anonymes et des figures marquantes, par des collectifs, par des marges qui l'étaient uniquement parce qu'on leur refusait le centre.

Nous vivons dans les sillons qu'iels ont tracés. Nous marchons dans des rues qu'iels ont arrachées à l'oubli. Nous écrivons sur des papiers rendus réels par leur entêtement, par leur vision. Nous nous mouvons dans leurs rêves comme dans une rivière vaste et ancienne, sans toujours savoir que c'est elle qui nous porte.

Chaque droit dont nous disposons aujourd'hui, aussi fragile, aussi menacé soit-il, a été remporté grâce à l'audace de celleux qui ont osé rêver mieux, même sans garantie de réussite. Leur courage n'a pas été vain. Leur fatigue n'a pas été inutile. Leur foi nous a traversé·es, nous a façonné·es, nous a rendu possibles. Leur espoir n'a pas été illusoire, il a pris corps en nous.

Malgré le cynisme, malgré la fatigue, malgré les défaites, nous vivons. Nous rions. Nous tombons amoureux. Nous écrivons. Nous inventons. Et ce simple fait représente déjà une victoire contre les forces qui veulent nous assécher.

Nous savons que dans les coins des cuisines, dans les silences entre deux colères, dans les mémoires de nos mères, de nos grand-mères, de nos oncles et de nos frères, il y a eu autre chose – l'élaboration discrète d'une science de la survie. Une science orale, corporelle, incarnée. Une connaissance transmise dans les gestes du quotidien : soigner, nourrir, écouter, conter. Une technologie vivante du lien, du soin, de la beauté.

Il y a eu les chants, et les danses qui font tenir les corps, les recettes improvisées avec peu de moyens, qui nourrissaient plus que les ventres. Les proverbes, les blagues, les histoires racontées au coin du lit, les vêtements partagés, les secrets chuchotés. Tout cela relevait d'un savoir-faire : celui de préserver la lumière dans l'obscurité, celui de protéger la joie comme on protège une flamme.

Il y a eu, aussi, les mains qui tiennent, et les enfants qui rient alors même que le monde brûlait. Il y a eu la joie. Une joie discrète parfois, mais tenace. Une joie murmurée dans les langues qu'on voulait faire taire. Une joie tressée dans les cheveux, dans les plats partagés, dans les lettres cachées, dans les regards complices. Une joie comme une résistance diffuse mais constante. Une preuve que l'on peut refuser la déshumanisation sans prendre les armes, une preuve que vivre pleinement, aimer, transmettre, rire encore, constitue déjà un acte politique.

Pour autant la douleur, la violence, l'oppression ne sont pas effacées. La joie ne les nie pas. Nous ne sommes pas naïf·ves. Nous savons. Nous savons le prix, la fatigue, l'angoisse, les effondrements. Ma volonté de célébrer la joie ne vient pas d'un excès d'optimisme. Elle est née, au contraire, d'un moment où celle-ci me semblait distante. J'étais à mille lieues du kiff. Dévorée par l'angoisse, la colère et la dépression, j'étais incapable d'y croire. Et pour tout dire c'est ma mère qui m'a un jour, doucement, tendrement, fermement, invitée à réfléchir à la joie. À la convoquer. À l'envisager, ne serait-ce qu'un peu. Elle m'a rappelé qu'elle existe, même quand on ne la voit plus.

Maintenant que j'ai passé la trentaine, je peux le dire : elle avait raison.

La joie n'est pas une distraction. Elle est un outil. Une méthode. Une stratégie. Elle est aussi une tradition politique,

une pulsation qui traverse les mouvements progressistes, les espaces d'émancipation, les cultures de lutte. Elle s'incarne dans les carnavals populaires, dans les cortèges festifs, dans les fêtes queer, dans les soirées militantes, dans les rassemblements communautaires et dans les contre-cultures. Comme l'évoque Arnaud Idelon, on la retrouve dans les juke-box noirs, dans les *sound systems*, dans les clubs, dans ces lieux où les marges inventent des mondes habitables malgré tout. Cette joie n'est pas désincarnée, mais bien politique, poétique, incarnée. Elle jaillit de notre volonté de rester vivant·e·s, tendres, lucides, dans un monde qui nous voudrait dociles ou morts. Elle est le prolongement du cri, la lumière qui succède au feu.

La joie, c'est aussi ça : un art de vivre ensemble, de résister ensemble, de créer des espaces d'existence où la beauté, la liberté, la créativité ne sont pas secondaires, mais centrales. Elle est politique parce qu'elle refuse de céder le terrain de la vie aux logiques de domination.

Alors oui, cette joie ne se donne pas aisément. Il faut aller la chercher avec les dents. Elle se cache sous la peur, sous la violence, sous les injonctions, sous la honte parfois. Elle demande du courage, et de la détermination. Elle est un moteur, mais aussi un devoir – un engagement envers nous-mêmes, envers celleux qui viendront après nous. Une promesse que le feu ne s'éteindra pas. Refuser la joie, c'est parfois collaborer, sans le vouloir, à notre propre effacement. C'est accepter que tout ce qui vit en nous soit secondaire, accessoire, inutile.

Alors non, je n'accepte pas. Je refuse la résignation. Ma joie ne nie pas la colère, elle ne la dilue pas. Au contraire, elle la complète, l'honore, la prolonge. La colère est un réflexe sain, une réaction immédiate, viscérale, humaine, la manifestation brutale de la vie qui refuse d'être piétinée. C'est la dignité qui hurle, qui se cabre, qui dit non. La

colère nous arrache au silence, elle nous redresse. Elle est l'électrochoc. Toutefois, la joie est ce qui nous permet de rester debout après ce sursaut. Elle transforme l'indignation en trajectoire. La joie ancrée, la joie décidée, représente une manière d'habiter ce monde sans renoncer à le changer. Elle ne s'oppose pas à la rage, elle la nourrit d'un horizon. Elle rappelle que nous ne sommes pas que les enfants de la perte, nous sommes aussi les enfants du désir. Et ce désir-là, celui de beauté, de justice, de liens vrais, est plus ancien que toutes les guerres.

La joie n'est pas une fuite. Elle n'est pas l'oubli, ni le confort qui engendre ce dernier. Elle est le refus du désespoir comme destin, une manière d'habiter notre indignation avec tendresse, avec durée, avec engagement. Elle donne un avenir à la révolte. Elle en est l'écrin.

Par conséquent, si nous apprenions à rester dans cet entre-deux, sans peur de l'instabilité qu'il provoque ? À devenir des funambules sur le fil du sensible, avec la colère comme tension motrice et la joie comme balancier ? La colère nous fait voir le gouffre. La joie nous rappelle que l'autre rive existe, que quelque chose nous attend, de l'autre côté. Elle nous pousse à créer, non par ego, mais par fidélité à ce que nous pressentons de plus grand que nous. Elle nous pousse à transmettre, non pour s'inscrire dans la postérité, mais pour s'assurer que le flambeau ne s'éteint pas. Elle est ce qui permet à l'espoir de ne pas mourir de solitude. Elle est ce qui rend les luttes habitables, ce qui permet aux militant·e·s de vieillir sans se dessécher, aux artistes de créer sans se briser, et aux vivants de rester vivants.

Un jour, à force d'étouffer dans l'ambiance saturée de récits dystopiques, je suis tombée sur un courant littéraire qui m'a redonné un peu d'air : le Solarpunk. Ce mouvement, né en réponse au pessimisme froid du cyberpunk, propose une

autre voie. Il refuse le fatalisme. Il rêve d'un futur où nous aurions appris de nos erreurs, où l'écologie, la coopération, l'art et la solidarité formeraient le socle de nos sociétés.

Le Solarpunk imagine une ville végétale, des quartiers où l'on entend des langues multiples, des jardins partagés, des transports doux, des poètes et des ingénieurs qui collaborent. Il rêve d'un monde lent, beau, respirable. Ce n'est pas l'utopie parfaite, mais l'espoir persistant, la lumière filtrant entre les fissures. Néanmoins, il me manquait encore quelque chose – quelque chose de plus incarné, de plus ancré dans mes propres héritages. En hommage aux mouvements afroféministes qui ont structuré ma pensée, j'ai voulu inventer un prolongement, une déclinaison: le Solarfem.

Le Solarfem consiste en une tentative de nommer cette intuition: une esthétique, une politique, une poétique tournée vers la lumière, enracinée dans les traditions féministes, diasporiques, queer et décoloniales. Le Solarfem ne présente pas seulement un monde vivable, mais un monde habitable par nos désirs. Il s'agit d'une géographie émotionnelle construite autour des gestes de soin, des récits d'utopie, des écologies relationnelles. Dans le Solarfem, la poésie devient une technologie de matérialisation. Elle ne se contente pas de nommer: elle sculpte. Elle rend visible. Pour reprendre les mots d'Audre Lorde dans son texte « La poésie n'est pas un luxe », présent dans l'anthologie *Sister Outsider*, cette poésie fabrique les conditions d'existence de ce qui n'existe pas encore, les chemins vers l'émancipation que l'on ne peut pas encore tracer rationnellement, mais que l'on peut déjà ressentir, rêver, désirer, écrire. Elle est un outil de libération et un acte d'architecture mentale. Les poèmes deviennent des plans, les vers des fondations, les images des semences. Le Solarfem n'est pas une abstraction: il est déjà là, dans les marges, dans les pages, dans

les voix. Il pulse dans les silences repris, dans les récits qui s'ouvrent, dans les solidarités qui dansent. Il nous invite à désirer autrement et à nous souvenir que ce que nous désirons, nous pouvons le bâtir.

Nos idéaux sont plus vieux que nous. Ils nous précèdent. Ils ont traversé le temps. Les idéaux de joie partagée, de beauté pour toustes, de douceur, de lenteur, de paix, ne sont pas des lubies récentes, mais des mémoires, des transmissions, des feux passés de main en main. Nous les tenons aujourd'hui comme des torches. Et même si nos mains tremblent, même si le vent souffle fort, nous avons la responsabilité de les garder allumées. La joie n'est pas un luxe, elle est une ressource. Une direction. Un sol. Elle est ce qui nous permet de rester humaires dans un monde qui veut nous le refuser. Toutefois, si nous la cultivons ensemble, alors, peut-être, pourrons-nous vraiment changer les choses. Pas seulement les structures extérieures, mais aussi les manières d'habiter nos propres vies.

Nous sommes le fruit d'utopies réalisées.

Même au plus fort de la nuit, même lorsque tout semble figé, même quand l'époque paraît hostile. La joie murmure que quelque chose d'autre existe déjà, au creux de nous, et qu'il suffit parfois de l'écouter pour tout réinventer.

Nous sommes la continuité de rêves en action. Et parfois, ces rêves s'écrivent encore. Ils s'ancrent dans les souvenirs tissés par Laura Nsafou, dans ses narrations-monde, dans sa manière d'honorer les passés et d'inventer des futurs – comme ils s'enracinent aussi dans les jeux radicaux des